

Aliocha Vandamme  
La Confession  
de Charleroi

roman

« En belge,  
*Big Bang*,  
cela aurait  
peut-être donné  
la *Grande Éclate*.  
Joli, mais cela  
ne sonne pas  
aussi bien. »



Flammariion

# La Confession de Charleroi

Aliocha  
Vandamme



*Un roman d'une truculence souvent ténébreuse, fantastique parfois, poétique souvent, et surtout superbement écrit.*

Boris entre un jour dans une église de Charleroi et entame avec un prêtre – à qui le lie une longue haine – un dialogue sur la ville et l'univers. S'ensuit entre les deux hommes une conversation amère et baroque entrecoupée du récit de la vie de Boris dans un Charleroi peuplé de personnages pathétiques.

Entre les terrils et les friches industrielles, où planent les ombres de Bruegel et de Magritte, Boris raconte son errance surréaliste. Son loisir favori est d'arrêter le temps et de se repaître du spectacle des êtres figés dans leurs émotions et leur ridicule. Jusqu'à l'arrivée d'Ornella, une adolescente qui crève ce mur du temps arrêté où il croyait s'être réfugié.

*Alichia Vandamme est professeur d'histoire dans un lycée de la région parisienne.*

Flammarion

Extrait de la publication

# La Confession de Charleroi



Aliocha Vandamme

# La Confession de Charleroi

Flammarion

© Flammarion, 2011.  
ISBN : 978-2-0812-6073-3

« L'évolution du monde peut être comparée  
à un feu d'artifice qui vient de se terminer.  
Quelques mèches rouges, cendres et fumées.  
Debout sur une escarbille mieux refroidie,  
nous voyons s'éteindre doucement les soleils  
et cherchons à reconstituer l'éclat disparu  
de la formation des mondes ».

Georges LEMAÎTRE

« Jamais vu une noix aussi dure ! »

Gaston LAGAFFE





C'est très simple, il suffit de se tenir quelques instants debout au centre de la place Charles-II, vous pouvez essayer, quoique l'entreprise soit rendue un peu plus compliquée par les absurdes jets d'eau dont on a cru bon de l'orner – mais qui la plupart du temps ne fonctionnent pas –, sauf donc dans le cas peu probable où les grandes eaux seraient en action vous ne serez pas gêné parce que très peu de gens le font : ceux d'ici, les Carolorégiens, cela ne leur viendrait pas à l'idée de se livrer à une occupation aussi bête ; quant aux touristes, eh bien on peut dire qu'ils ne se bousculent pas dans la région, et pourtant, si enfin on parvient à rester immobile au beau milieu de cette place, le fait vous vient à l'évidence que Charleroi est le centre de l'univers. J'ai bien dit de l'univers, pas du monde.

Georges Lemaître était d'ici, un Carolo, chanoine et astronome, ce qui fait de lui, à ce double titre, le Copernic belge. Pionnier de l'astrophysique, il avait eu la prescience d'une expansion de l'univers à partir d'un point minuscule. Il avait émis cette théorie

révolutionnaire bien avant son contemporain Einstein qui, à cette époque, en bon bigot bavarois, croyait encore que Dieu avait créé un univers immobile ; et de même, il avait par cette puissante intuition largement devancé les astronomes américains qui ensuite, pour désigner cette expansion universelle, ont inventé le mot *Big Bang*. Et là-dessus, tout le monde a oublié Georges Lemaître. Complexe du Belge, on connaît. Défaut de communication, il n'a pas su trouver le bon mot, sans doute s'exprimait-il en belge, idiome mal connu dans le vaste monde. En belge, *Big Bang*, cela aurait peut-être donné la *Grande Éclate*. Joli, mais cela ne sonne pas aussi bien.

Vous êtes donc là, au centre de la place du Roi-Charles-II à Charleroi – ce qui constitue déjà en soi une harmonieuse boucle linguistique propice à vous faire appréhender l'harmonie des sphères – et vous vous convainquez aisément que tout a commencé ici, au commencement de tous les commencements, lorsque l'univers n'était qu'une infime poussière.

L'univers a commencé comme une poussière. Mauvais départ.

À la suite de cela les choses se sont compliquées. Parce que si l'on en croit la théorie de la Grande Éclate, les galaxies se sont formées comme se forment les moutons sous les meubles : de la matière nébuleuse qui s'agglomère sans qu'on l'ait vraiment voulu, et nous sommes, nous, quelque part sur l'une d'elles, nous baguenaudant, semblables à des sortes d'acariens dans la poussière, ni très gênants ni très utiles. Il se peut toutefois que, acariens que nous sommes, nous donnions de l'allergie à un genre de

dieu qui somnole au-dessus de nous, un gros dieu placide à qui nous provoquons des plaques d'urticaire ou des crises d'asthme. À moins que ledit dieu ne soit autre que nous-mêmes. Je veux dire que nous serions, nous humains, l'émiettement de ce dieu-là, malencontreusement écartelé en mille morceaux dans son propre univers, occupé depuis quelques milliards d'années à rassembler ses pièces. Si tel est le cas, le malheureux n'est pas au bout de ses peines. C'est-à-dire des nôtres.

Église Saint-Christophe. Style pseudo-baroque, entièrement factice – c'est le moins que l'on puisse attendre d'une ville hispano-franco-belge. Georges Lemaître a dû y venir des milliers de fois et, quoique la bâtisse ait été fortement remaniée peu de temps avant sa mort, j'ai la conviction qu'une foule d'atomes lui ayant appartenu tourbillonne encore à cet instant dans l'air que j'inspire. L'univers est ainsi fait que sans cesse nous échangeons nos atomes avec notre environnement, que nous le trouvions à notre goût ou pas ; avec les autres individus, que nous les aimions ou pas ; et bien entendu avec les morts : la matière qui nous constitue a appartenu à des gens morts.

Le prêtre attend que je me mette à parler. Je le connais : abbé Thierry Degueldre. On prononçait ce nom chez moi dans mon enfance avec des accents étranges, entre révérence feutrée et grincement de dents, m'évoquant plus volontiers une ombre qu'un homme réel. Je ne sais par quoi commencer. Lui dire que depuis maintenant quelque vingt années je garde en réserve contre lui une haine dont il ne se

doute pas ? Ce serait mal venu, toute cette affaire remonte à trop longtemps, il ne sait plus qui je suis et cela ne servirait à rien de lui dire tout ce que je sais sur lui. Je dois plutôt faire mon aimable, l'entretenir de mon errance dans Charleroi, je lui dirais bien que la ville est mon cloître où je tourne en rond comme un moine, cela nous ferait peut-être un point d'entente pour entamer la conversation. Ou au contraire, à trop mettre cela en avant il risquerait de me prendre pour un de ces laïcs qui les agacent tellement, se croyant plus prêtres que les prêtres. Il vaut mieux marquer les distances d'entrée de jeu.

— Je ne crois pas, Monsieur le curé, que Dieu ait voulu notre existence. Il a dû éternuer le monde par mégarde et nous étions dedans comme des miasmes. Le jour où il s'en rendra compte, il nettoiera tout ce beau gâchis à l'eau de Javel, ce qui nous fera disparaître instantanément et l'univers s'en trouvera assaini.

Le curé soupire, il a beau entendre son lot de sonnettes dans l'exercice de son ministère, cette fois j'ai dépassé la norme.

— Je me demande pourquoi vous venez à confesse, dit-il, c'est un endroit où l'on vient avouer ses fautes, pas divaguer sur des balivernes, il y a des comptoirs de bistrot pour ça.

— Je n'ai pas dit que je venais à confesse, j'ai juste besoin de parler, soyez un peu charitable, merde !

— Et ne jurez pas dans la maison de Dieu, s'il vous plaît.

— La maison de Dieu ! Parce que Dieu a sa maison, comme un petit-bourgeois...

Il croit que je suis venu pour l'insulter, il proteste que ça commence à suffire, qu'il a autre chose à faire que de supporter mes sarcasmes. Je lui dis de se calmer, ce n'est pas la peine qu'il joue les surmenés avec moi, je sais qu'il n'a rien d'autre à faire, ce n'est pas le jour du catéchisme et la tournée des maisons de retraite il l'a déjà faite, il a répété aux petits vieux, avec sa langue de bois ordinaire, que Dieu les tient dans sa main, eux qui préféreraient tenir sur leurs jambes, leur a distribué des fioles d'eau de Lourdes qu'il a retrouvées traînant depuis on ne sait quand au presbytère, dans un sac en plastique d'Intermarché, puis les a bénis en partant, de ce geste qu'il fait avec deux doigts tendus sans jamais pouvoir s'empêcher de penser que c'était presque le même qu'il faisait pour imiter le revolver lorsqu'il jouait au cow-boy étant petit garçon. Il ne peut bénir ces malheureux vieillards sans ressentir la sourde appréhension de voir un jour l'un d'eux s'écrouler foudroyé sous ce geste ambigu – c'est fragile, les vieux, ça peut mourir pour un rien. Il aurait l'air malin.

— Des trucs à confesser, lui dis-je, puisque vous semblez y tenir, il y en a, c'est sûr, mais j'ai toujours eu de la difficulté à savoir ce qui est juste dans la cible du pardonnable, je suppose qu'il faut se situer dans une moyenne, entre l'insignifiant et le monstrueux... Quand j'étais gamin, c'était confesse obligatoire. Des péchés, je m'en inventais, histoire de rendre service, je faisais ça pour que le système fonctionne, comme on amorce une pompe, j'avais l'impression que c'était moins grave de pécher que de rester planté sans savoir quoi dire, j'étais persuadé que cela aurait remis en

question l'ordre des choses qui voulait que les enfants fassent des bêtises et que les curés leur pardonnent, alors je copiais sur les camarades, comme pour la dictée, je feignais la contrition pour raconter des fautes imaginaires, préférant me prendre une pénitence pour rien plutôt que d'avouer que je n'avais aucune idée de ce qui était mal ou ne l'était pas.

Le prêtre me dit que je ne suis pas le seul, cela arrive à beaucoup d'enfants. Ah bon. On s'imagine toujours être un cas à part. Il ne se rend pas compte que de m'avouer cela sans ambages renverse deux mille ans d'Église catholique, brutalement ravalée au rang de comédie où chacun sait que l'autre sait qu'il triche. Je dois lui donner un os à ronger, lui laisser supposer que je cherche à me confesser sans m'en donner vraiment l'air.

— Des péchés, lui dis-je, je vais vous en trouver, des comme il faut, comme vous les aimez. Par exemple, ces derniers temps je suis allé avec une prostituée. Rubrique *luxure*, vous pouvez cocher, vous avez l'habitude. Pourquoi est-ce mal, déjà ? Usage du sexe à des fins non reproductives, c'est ça ? Dieu nous a mis ce fichu bâton de dynamite entre les jambes avec consigne de s'en servir le moins possible. Comme si c'était facile. Avec tolérance d'usage accordée aux seuls couples mariés. C'était une prostituée mariée, d'ailleurs. Ajoutez donc aussi une croix dans la case *adultère*, cela fera bonne mesure. Son mari, je le connaissais de réputation, ce grand animal de Paul Dupré, notoirement chauffagiste et maquereau, si vous avez bu quelques bières dans les bistrotts qui cernent l'église où nous sommes, ou dans la rue Brigade-

Piron, vous l'avez forcément croisé. C'est difficile de savoir ce qui se passe dans les couples, on prétend que cela ne nous regarde pas tout en sachant bien qu'il n'y a que ça qui nous intéresse. On voudrait tous être des confesseurs, surtout quand on soupçonne un secret très intime. Même Norbert Bucquoy, l'ancien gendarme katangais, patron du *Vieux Carolo*, avouait qu'il ne connaissait pas tout de leur histoire, mais je crois plutôt qu'il préférerait ne pas raconter ce qu'il savait – d'instinct, les militaires gardent le silence sur les méfaits des autres, escomptant qu'ainsi le reste du monde taira ceux qu'ils ont pu commettre. J'avais tout de même le sentiment qu'à leur façon Dupré et sa femme restaient un couple. L'un maquereau, l'autre putain, cela avait plus la saveur d'un compromis tordu que d'un divorce. Au fond, ce qui a poussé Dupré à réduire sa femme à la servitude sexuelle, c'est le culte du travail, une question d'éducation, il fallait qu'elle bosse d'une façon ou d'une autre. Je suis persuadé qu'il l'aimait, sa femme, seulement il n'a pas supporté que ce soit une telle fainéante, parce qu'elle avait un don très prononcé pour l'oisiveté, jamais capable de tenir plus de trois semaines de suite dans un boulot... On a tellement travaillé, dans la région, si vous saviez ; même maintenant que le travail a fichu le camp on conserve le culte du travail. Les cultes survivent à tout. Vous verrez que même quand les gens auront la preuve définitive que Dieu est mort, ils continueront à venir dans les églises... Je m'égare, je reviens à Dupré et à sa femme. Que j'ai tringlée, donc. C'est Norbert qui m'y a poussé, et je ne dis pas cela pour me trouver une excuse, mais de

moi-même je n'aurais pas osé, en tout cas il m'a collé l'argent dans la main avec un côté très paternel qui aurait pu être blessant – comme si j'avais l'âge qu'on m'envoie me déniaiser – mais qui en fait m'a plutôt touché : il en avait assez de me voir me morfondre et il avait l'idée que j'irais mieux si je tirais mon coup de temps en temps. Seulement, m'a-t-il dit, l'argent ce n'est pas tout, avec la femme à Dupré, il faut d'abord que tu obtiennes la clé. La clé ? Il m'a expliqué : un beau jour, quand il a décidé de mettre sa femme au turbin, le Paul Dupré, il a posé sur la porte de chez lui ce genre de verrou pour lequel il faut obligatoirement avoir une clé non seulement de l'extérieur mais aussi de l'intérieur, et depuis ce jour-là, sa femme reste bouclée dans l'appartement tandis que lui continue de faire son boulot, sa plomberie, ses chaudières, comme si de rien n'était. Et la clé, il en fait quoi ? La clé, il la prête à qui la veut. Ou plutôt à qui il veut. Le système est simple : Paul confie la clé, le client monte chez lui, ouvre la porte, met l'argent dans la corbeille de fruits sur la table du salon, se tape la femme de Paul et retrouve Paul quelque part dans un bistrot ou dans une rue entre ici et Dampremy – en général on repère sa camionnette de loin – pour lui rendre la clé. La seule question qu'il pose, c'est : t'as bien pensé à refermer derrière toi ? La clé, il la passera à quelqu'un d'autre, ou à personne, cela dépend des jours. Et pas question d'essayer de le doubler, on se souvient d'un qui s'était cru plus malin que les autres et qui avait discrètement fait un double de la clé, je peux te dire qu'il n'en a pas profité longtemps et qu'il s'est fait amocher la gueule avec une semaine d'hôpital.



Ce n'est pas un maquereau comme les autres, le Paul Dupré, avait insisté Norbert, il faut le connaître... Alors j'ai fait sa connaissance, parce que si on n'établissait pas une relation de confiance avec lui, même formelle, il ne donnerait pas la clé. Muni des conseils de Norbert, je n'ai pas eu beaucoup de mal à l'obtenir, cette fameuse clé, l'affaire s'est réglée en un quart d'heure de conversation à mots couverts autour d'un bock. Je dois à la vérité de dire qu'il émanait de cet individu a priori abject une certaine chaleur humaine, il avait une inexplicable aura de *brave homme*, du moins de ce que l'on appelle ainsi par chez nous, quelqu'un qui vous parle sans vous la jouer de haut, parce que habitué à rencontrer du monde de par son boulot de chauffagiste. Je n'étais pas si étonné qu'on le respecte, même si tout le monde savait ce qu'il en était de sa femme, même si quelques sous-entendus s'échappaient sur son sillage, je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un l'ait insulté, tout le monde faisait semblant de croire ce que lui-même répétait toujours, que sa femme faisait *des petits travaux à domicile*, c'était la formule consacrée, celle que Norbert m'avait recommandé d'employer : dis-lui que t'as entendu dire que sa femme fait des petits travaux à domicile. Ce qui en somme était la vérité. Le plus intrigant dans cette histoire, c'est que la femme de Paul, à part ceux qui sont montés pour se l'envoyer, personne ne la voyait jamais, pour ce qu'on en savait, elle ne sortait pour ainsi dire pas de chez elle, même pas pour aller faire les courses, c'était une pute et on l'évoquait comme une princesse dans sa tour. Je n'ai jamais été attiré par les prostituées, je n'en ai fréquenté qu'à

l'époque où j'étais étudiant, entraîné par des camarades, et j'avais trouvé cela ennuyeux, une masturbation améliorée. Peut-être que je n'étais pas tombé sur les bonnes, enfin cela ne m'a pas suffi pour y prendre goût. Celle-ci, j'aurais payé rien que pour la voir. Cette femme aurait pu ne même pas exister réellement, je crois que cela n'aurait rien changé, des types seraient montés quand même, juste avec l'idée qu'il y a dans cette maison, derrière une porte que l'on ouvre simplement, une femme offerte en libre service, une putain qui ne racole personne mais que l'on dérange chez elle comme une ménagère tenue de laisser tomber les casseroles pour complaire séance tenante aux besoins sexuels des passants. Bien sûr, ils seraient redescendus déçus, mais pas tant que ça, en tout cas pas au point de dévoiler la supercherie, plutôt même bien décidés à l'entretenir, on se sent moins con quand d'autres tombent dans le même panneau que vous. Même entré en possession de la clé, tout cela me paraissait encore fumeux. Je m'étais tellement convaincu que cette histoire de prostitution domestique était un bobard que quand j'ai ouvert la porte de chez les Dupré et que je suis entré dans cet appartement sans que l'on m'y invite, j'ai été terriblement surpris de la voir apparaître pour de bon.

\*

Milieu de la matinée, il vérifie le nom de l'avenue, compte les numéros, arpente le trottoir avec on ne sait quoi de coupable dans son regard, dans sa

démarche. Derrière les fenêtres des maisons, des vieilles femmes assises regardent fixement la rue sans suivre les passants du regard, des veuves de mineurs pour la plupart, rien ne les distrait de leur infinie méditation des nuances entre l'ennui et la mort. Le noir vitreux des fenêtres où elles se tiennent en encoignure troue de régulières béances les façades de brique rouge que le soleil matinal éclaire crûment. Ces femmes sont ses sœurs aînées, tellement plus avancées, tellement plus sages que lui sur le chemin où il s'agite encore, s'imaginant qu'il peut toujours délayer le temps.

Dans le petit immeuble, c'est l'heure de personne : à part les bruits de la rue, on n'entend pas grand-chose, peut-être une usine au loin qui gronde et grince par intermittence – à Charleroi, personne n'identifierait ce genre de bruit autrement que comme le silence ordinaire. Des sons de téléviseurs, aussi, parviennent étouffés dans l'escalier, les voix des camelots du téléshopping transpercent les murs trop minces, hypnotisent les ménagères, semant de bon matin leur destruction tranquille.

Un sentiment d'intense stupidité plombe ses jambes et raccourcit son souffle. Il s'oblige à penser qu'il va juste s'envoyer en l'air avec une pute et non pas demander la main d'une fille à ses parents mais rien n'y fait, son cœur s'accélère un peu plus à chaque marche comme s'il gravissait les degrés d'un temple. Enfin le palier, puis la porte que rien ne distingue de toutes les autres dans l'immeuble. La clé s'enfonce et tourne parfaitement dans la serrure. Maintenant il doit y aller. C'est la maison de

madame tout-le-monde : télé, bibelots de laiton ou de porcelaine sur les étagères sans livres, toile cirée sur la table – sanctuaire de l'ordinaire domestique. Il se dit qu'il ne pourra pas rester une minute de plus. De toute façon il n'y a personne, l'appartement est vide, il en était sûr, il s'est fait avoir. Soudain la femme déboule de la cuisine. Bonjour. Bonjour. Elle est d'apparence si commune qu'il est aussitôt cloué par la certitude d'être entré par effraction : elle a la trentaine, un visage ovale encadré par des cheveux bruns mi-longs, des yeux marron pas maquillés – une banalité décourageante, il a l'impression de l'avoir croisée un milliard de fois sans jamais lui avoir accordé un regard, parmi tant de femmes ni laides ni belles dont on n'aurait pas l'idée d'avoir envie. Embarrassé, il attend qu'elle se change enfin en putain, qu'elle lui annonce par exemple les tarifs, les prestations, mais rien ne se passe, elle reste silencieuse, anonyme comme une postière au guichet. Au moment où il se convainc, pétri dans sa gêne, qu'il n'a plus qu'à partir, faire celui qui s'est trompé d'étage, elle lui adresse un sourire, à peine esquissé, un simple sourire de Joconde, porteur de l'indulgence des femmes pour des types dans son genre, à la mine piteuse. Il se décide, pose l'argent dans la corbeille à fruits sur la table et la femme enclenche aussitôt son déshabillage sans un mot. Lingerie noire simple, il préfère, il avait craint de se voir infliger le folklore des porte-jarretelles et bas résille, tous ces emballages qui vous font croire à un cadeau. Il n'y a pas de cadeau qui tienne, on paie pour du sexe, il faut être clair. De l'instant où sa robe tombe par terre, l'espace autour

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000352.N001  
Dépôt légal : janvier 2011

